



Peut-on faire confiance à Svetlana Alexievitch ?

Lyes Messaoudi

Pour citer le travail publié sur le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP : Messaoudi, Lyes, « Peut-on faire confiance à Svetlana Alexievitch ? », *CRNFP, Articles Histoire*, 2024, www.crnfp.com. *date de la consultation sur le site web.*

Fichier pdf généré le 11/07/2024

À savoir : Les travaux consultés et téléchargés sur le site du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP sont protégés par la politique du site web CRNFP et les termes et conditions d'utilisation du site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP. Consultez ces termes et conditions à l'adresse www.crnfp.com à tout moment (©).
Vous devez faire preuve d'honnêteté intellectuelle et citer les travaux utilisés.

Le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP est représenté par un nom de domaine, ses conditions légales sont présentées sur le site internet conformément aux obligations et lois internationales et européennes.

Messaoudi Lyes

Peut-on faire confiance à Svetlana Alexievitch ?

Prix Nobel en 2015, Svetlana Alexievitch porte la voix de celles et ceux qui ont connu les grandes catastrophes de l'Union Soviétique comme l'invasion de l'Afghanistan, Tchernobyl ou encore sa chute. Pourtant, il n'est pas simple de savoir si nous avons affaire à une historienne des mémoires ou alors une écrivaine.

L'autrice :

Née le 31 mai 1948 dans une Ukraine encore sous domination soviétique. Elle est issue d'un milieu intellectuel et enseignant. Après un passage dans les jeunesse communistes, elle s'engage dans la voie du journalisme. Cette dernière l'amène à travailler quelques années plus tard dans la *Pravda du Pripiat*, le quotidien de la ville qui abrite la centrale nucléaire de Tchernobyl. Son parcours l'amène à travailler dans divers journaux locaux puis à une première consécration intervient en 1983, l'année de son intégration à "L'Union des écrivains soviétiques". Cette nomination a quelque chose de paradoxal car la même année, son livre "*La guerre n'a pas un visage de femme*" est jugé trop problématique. Ce livre est un recueil de témoignages de femmes ayant servi dans l'Armée Rouge durant la Seconde Guerre mondiale. Accusé d'écorner trop violemment l'image de la femme soviétique et le souvenir de la "Grande Guerre patriotique", il est condamné par le Parti Communiste biélorusse de ne pas quitter les cartons de la censure. L'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev en 1985 va tout changer. En effet, la politique de transparence menée imposée par le nouveau dirigeant de l'URSS appelée Glasnost ouvre le champ aux débats.

La publication de cet ouvrage encourage Alexievitch à poursuivre dans cette voie. Ainsi, elle s'empare du genre de l'essai mémoriel . Témoin de la dislocation de l'échec du socialisme réel, elle donne la parole à ceux qui y ont tout perdu. En effet, après les femmes dans l'armée rouge, elle récidive avec *Derniers témoins* également en 1985 qui laisse entendre la voix de ceux qui étaient entre l'enfance et l'adolescence durant l'invasion nazie. En 1990, c'est à une autre guerre qu'elle s'attaque. Ce sont les acteurs soviétiques de l'invasion de l'Afghanistan et leurs

proches qui s'expriment dans “*Le cercueil de zinc*”. Enfin, citons ses deux ouvrages les plus connus “*La supplication*” sorti en 1997 et “*La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*” paru en 2013. Ces deux livres traitent respectivement de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl et de la vie quotidienne pendant l'adoption du capitalisme en Russie. Son travail connaît un succès tel que Svetlana Alexievitch est la lauréate du prix Nobel de littérature en 2015.

Histoire, journalisme ou littérature ? :

Le projet littéraire de la journaliste biélorusse se développe sur plusieurs fronts. Ses ouvrages sont d'abord le fruit d'une méthode, celle des entretiens sur magnétophone. Une technique qui n'est ni étrangère au journalisme ni aux sciences sociales. En effet, cette pratique provient de son passé journalistique. Son ancrage local lui a permis d'avoir un contact direct avec des couches populaires et rurales de la population soviétique. Ainsi, son travail littéraire est dans la droite lignée de son travail journalistique. Son ouvrage sur la catastrophe nucléaire de Tchernobyl est un héritage direct de son ancien poste à la Pravda de Pripiat, la ville où l'incident a eu lieu. Ces témoignages font également écho à une historiographie récente qui s'attache à faire une histoire par le bas via la voix de celles et ceux qui ne sont pas en position d'autorité. Cette historiographie se force à établir une micro-histoire qui va chercher du côté de la méthode sociologique. Les ouvrages d'Alexievitch rentrent donc dans les clous de l'actualité de la recherche en sciences humaines et sociales sans pour autant assumer complètement un travail de recherche.

De fait, on ne peut pas non plus réduire son œuvre à une transposition simple de son travail journalistique avec une coloration socio-historique. De par les thèmes qui sont abordés et la forme qui ordonne les témoignages, on perçoit une ambition littéraire. Ainsi, les grandes catastrophes sont évoquées au travers du quotidien des intéressés à la manière d'un roman naturaliste. L'amour et la mort sont les sujets qui sont les plus abordés dans “*La supplication*” par exemple. Il y a ici l'ambition de dévoiler les coulisses de la grande histoire. Des personnages se dessinent sous nos yeux comme à la lecture d'un roman. On peut par exemple citer l'exemple de cet homme qui s'introduit dans la ville condamnée de Pripiat après le fameux accident nucléaire pour dérober une porte. Cette dernière doit servir de lit à une défunte la veille de son enterrement comme le veut sa tradition familiale si particulière depuis des générations. Ce témoignage est délivré sans mise en perspective du contexte générale, il nous parvient de façon brute sous notre regard.

Alexievitch, une source ? :

Dans la perspective d'une recherche historique, la question se pose d'utiliser les œuvres de Svetlana Alexievitch ou non. En effet, les témoignages de ce type sont très précieux pour la recherche scientifique. Cependant, le problème classique de la source orale se pose, la fiabilité. Comment savoir si cette histoire de porte est vraie ? Peut-être lisons-nous l'histoire d'un menteur ? Ou alors, autre possibilité, le témoin a une mémoire qui lui joue des tours. Il est également possible que cette histoire soit vraie du début à la fin. En fait, nous n'avons aucun moyen de savoir. Alexievitch se veut le réceptacle de ces récits mémoriels et uniquement de cela. Cette ambition délivre une charge forte mais le manque de recul est flagrant aux yeux de la recherche. Lorsqu'un historien recueille un témoignage dans le but de faire une histoire orale, il est toujours question d'avoir une certaine distance. Cette distance s'exprime par la conscience de mettre en place un dispositif particulier, de poser certaines questions et surtout de remettre en cause ce que disent les interrogés. La recherche historique nécessite par exemple de croiser les témoignages issus de la mémoire des témoins et les faits. De ce fait, les possibles incohérences sont mises à jour dans le but d'être le plus précis possible. La précision n'est pas le but de la démarche. Une quelconque mise en perspective des récits n'intéresse pas l'autrice, elle recherche plutôt à évoquer des thèmes métaphysiques via des expériences individuelles. Là où l'historien a une approche analytique, Alexievitch tente d'aboutir à une approche descriptive. Le relevé factuel n'est pas son affaire car cela pourrait altérer à un effacement de la charge émotionnelle et humaine des récits. Définitivement ni une historienne, ni une journaliste mais bien une écrivaine.